

NO GOD'S LAND

Guéorgui GOSPODINOV

Parfois, les hasards surviennent pour nous ouvrir les yeux à ce qui, sinon, aurait mis plus de temps à se révéler à nous. Grâce au chaos que j'entretiens jalousement sur mon bureau, j'ai vu, rassemblés au même endroit, une petite reproduction d'Edward Hopper (*Light at Two Lights*, 1927) et une photo de la frontière bulgare-turque, de Vesselina Nikolaeva, de la série *No man's land* (2004-2005). L'impression ressentie en regardant les deux objets frappait par sa similitude.

Il émanait du ciel au-dessus de Cape Elizabeth, État du Maine, et du ciel au-dessus du sud de la Bulgarie profonde le même vide bleu clair, spectral. La même colline avec une herbe çà-et-là brûlée par le soleil de l'été finissant. Le phare de Hopper, sur l'une des collines, et la nacelle élévatrice posée sur l'autre se dressaient de la même manière, dans une même architecture de la solitude. Comme des lieux que l'on vient de quitter, pour un court moment, croit-on, pour le déjeuner. Mais ce déjeuner, cette pause coupant le jour, vont durer une éternité.

Le paradoxe de cette similitude d'impression tient également au fait que le phare et la nacelle sont deux lignes verticales qui ont une fonction différente. Le phare se trouve au sommet de la colline, pour être vu, la nacelle se trouve sur le même sommet pour voir. Il vaut mieux qu'elle-même reste invisible, d'où sa couleur verte propre à masquer. Aussi bien le phare que la nacelle occupent des territoires frontaliers, sauf que nous avons affaire, dans un cas, à une frontière naturelle entre l'eau et la terre ferme, dans l'autre, à une frontière politique, artificielle.

Je ne connais que trop la mélancolie, dans une certaine mesure personnelle, qui afflue lentement dans ce genre de lieux, raison pour laquelle je me permets ici de la décrire à la première personne. J'ai passé une année à cette même frontière méridionale,

1 Guéorgui Gospodinov, « No God's Land », *Les crises invisibles*, Sofia, Janet-45, 2014, p. 339.-

mais dans sa partie bulgare-grecque, à la toute fin des années 1980. J'avais dix-neuf ans, je passais mon service militaire régulier (selon l'étrange expression consacrée) et j'ai été affecté à un poste-frontière.

La frontière n'est pas seulement une ligne ou du fil de fer barbelé séparant deux États. C'est une bande de terre déserte, une terre d'aucun homme, un *No Man's Land*, même si elle appartient à l'État concerné. C'est une terre vidée de toute présence humaine, aliénée, non cultivable. Un lieu de solitude particulière où l'on peut ne rencontrer aucune autre personne durant des mois.

La faim de voir des visages est quelque chose que l'on ressent douloureusement dès les premiers jours. Je me souviens que, durant les rares permissions, un ou deux jours par mois, je me dépêchais de me rendre dans la bourgade la plus proche. Je me contentais de m'asseoir sur la petite place et de regarder les visages des gens qui passaient devant moi. Une heure, deux heures, trois heures... J'avais besoin de voir des gens, des civils, comme on les appelait à la caserne, des gens sans uniformes, sans armes, sans casquette militaire ni épaulettes.

Des gens normaux qui allaient travailler, rentraient chez eux, jouaient au jacquet, attablés devant le café, ou qui flânaient, tout simplement, sur la place. À la fin de la journée, je devais retourner sur cette terre d'aucun homme, quelques kilomètres carrés de désert que nous peuplions avec la quinzaine d'autres gardes-frontière. D'ailleurs, ils voyaient des visages encore plus rarement que moi, ces un ou deux jours de permission étaient le privilège dont je bénéficiais en tant que sergent.

Et donc, la solitude et l'absence d'êtres humains à la frontière confèrent à toute personne du « monde civil » qui fait son apparition une aura et une importance particulières et en font un objet de désir. La nouvelle de l'arrivée, pour les vacances, de la petite-fille d'une grand-mère habitant le village à moitié désert d'Odrintsi redonna vie au poste-frontière. Ils savaient quelles cigarettes elle fumait (les nouvelles *Femina*, évidemment), s'en procuraient au kiosque et, rasés de près, leur uniforme bien repassé, ils patrouillaient autour du portail donnant accès au village plus longuement qu'à l'accoutumée...

Une fois seulement, l'une de mes amies s'enhardit à venir me rendre visite dans cet endroit perdu, et en un seul jour, je fus témoin d'une incroyable transformation chez les gardes-frontière. Ces hommes habituellement, fiers-à-bras en parole, se métamorphosèrent en jeune gens incroyablement timides, bégayants, qui laissaient devant sa chambre des fraises des bois et des bouquets de fleurs des champs

fraîchement cueillies. Ils n'osaient même pas lui adresser la parole, comme s'ils craignaient d'avoir irréversiblement perdu l'usage de la langue dans ce désert, tels des Tarzans sur cette terre d'aucun homme.

Mais, d'un autre côté, toute personne « du dehors » faisant son apparition dans cette zone est très vraisemblablement un « transgresseur », un « diversionniste », un « ennemi du peuple ». Quelqu'un qu'il faut attraper ou fusiller après l'avoir prévenu comme il se doit par des coups tirés en l'air. On sait, de manière pas tout à fait officielle, que chaque transgresseur tué donne droit à un peu plus de jours de permission que ceux qui sont attrapés vivants. Or, ce que l'on désire par-dessus tout, c'est se retrouver, ne serait-ce qu'un jour, en dehors de la caserne, dans la vie normale. Nous avons dans les dix-huit-vingt ans et je suis certain que chacun d'entre nous a intérieurement joué cette situation durant toutes les alarmes (les « opérations », comme on le disait dans la langue des gardes-frontière de l'époque) qui ont eu lieu. Je suis resté planté dans l'herbe mouillée, derrière un buisson, aux alentours de minuit ou vers trois-quatre heures du matin, aux aguets, en priant en mon for intérieur pour que ce ne soit pas un homme, mais un cochon sauvage, un lièvre, un renard, qui ait touché par hasard les barbelés. Et si c'était un homme, pour qu'il ne passe pas par ici. Quand dois-je tirer ? Où dois-je tirer ? Dans les jambes, en bas ? Ce devait être des fauves armés jusqu'aux dents, le visage grimaçant de haine, prêts à te mettre en pièces sans ciller : c'est ce à quoi on nous préparait. Si c'était vrai, ça aurait été plus facile. Mais ceux qui étaient tombés nez à nez sur des gens qui voulaient franchir la frontière pour s'enfuir connaissaient bien le choc particulier que l'on éprouve lorsqu'on se retrouve face à deux jeunes gens, garçon et fille, de votre âge, ou à un couple avec un enfant, aussi effrayés que des biches sauvages. Qu'est-ce qu'on fait dans ce cas-là ? Tout s'embrouille dans des minutes pareilles : la peur de tuer des innocents et la peur d'être tués par les innocents (on nous apprenait que chaque transgresseur cachait une arme) ; les instructions reçues avant la corvée et les voix implorantes des « diversionnistes ». Il y a sûrement eu des soldats qui ont d'abord tiré, par instinct de conservation. Dans cette terre d'aucun homme, ce n'est pas un crime. D'un côté : les dix jours de permission et la montre en récompense ; de l'autre : la punition et la mise aux arrêts si l'on rate les fugitifs. L'heure du choix se réduit, finalement, à une seconde. Tu es planté là, avec toutes tes peurs, tes questions et tes hésitations, parce que là, il n'y a pas de Dieu auquel s'adresser. C'est un *No God's Land*.

En réalité, franchir les barbelés ne signifie pas passer dans un autre État, ce n'est pas encore la liberté. Mais les gens ne le savent pas et c'est l'illusion la plus répandue et la plus mortifère pour ceux qui ont tenté de franchir la frontière. Les petites pyramides blanches de la vraie ligne de frontière sont encore loin. Quelques kilomètres séparent les barbelés du sillon frontalier, et, sur ces kilomètres, le meurtre est légitime. Le contact avec les barbelés n'était qu'un signe, il a ouvert la voie à toute une chaîne d'actions bien définies au poste-frontière. Les fusils d'assaut sont chargés, le chien est déjà lancé sur une piste, de même que le « groupe d'alarme », comme on l'appelait. L'embuscade sur la vraie ligne frontalière est tendue. Et, le temps que le fugitif jouisse de quelques minutes de liberté sous le ciel prétendument étranger, le piège s'est déjà refermé.

La frontière est le lieu d'un conflit particulier entre idéologie et géographie, nature et État. Durant toutes les journées et les saisons de mon année passée sur cette terre d'aucun homme entre Bulgarie et Grèce, entre patrie et ennemi, comme on nous l'apprenait à cette époque, j'observais avec un plaisir singulier toutes sortes de créatures du bon Dieu en train de franchir massivement la frontière dans les deux directions. Je regardais les taupes, ces diversionnistes les plus expérimentés, creuser des canaux sous les barbelés ; toutes sortes de fourmis et de scarabées se faufiler impunément à travers les fils de fer ; les nuages bulgares pleuvoir au-dessus de la terre grecque ou le vent grec diriger illégalement le duvet des peupliers vers notre territoire sacré. Une partie de la frontière était traversée par un petit torrent impétueux. L'eau qui coulait à midi moins quinze sur le territoire bulgare deviendrait inéluctablement grecque à midi dix. Toutes les créatures vivantes étaient libres de franchir la frontière, seul l'homme s'était privé de cette liberté.

Qu'en est-il de ces mêmes lieux maintenant, vingt ans plus tard, lorsque nos ennemis méridionaux de naguère sont nos alliés.

Maintenant, ces postes-frontières ne sont pas seulement vides, ce sont des lieux désertés. Si la frontière est un lieu de mélancolie, alors la frontière désertée, comme tout lieu déserté, double la mélancolie. Il y a eu quelqu'un ici et il est reparti. Les lieux désertés sont remplis de traces. Une carte suspendue de la Bulgarie à laquelle on a presque enlevé son sud-est, quelques matelas à même le sol dans le dortoir, une barre de musculation rouillée, une étagère à livres vide, un vieux rideau déchiré aux fenêtres, un grand porte-manteau en bois (vide), des panneaux de propagande gisant par terre...

Des lambris, une moquette délavée, les palimpsestes de plusieurs couches de moquette, de l'humidité, un poêle à bois cabossé avec ses tuyaux, un balai, des armoires métalliques avec des cadenas pour fermer on ne sait quoi, le terrain d'essai devant le poste-frontière, pris d'assaut par l'innombrable armée de l'herbe... Les traces ressemblent à celles d'une guerre que tous ont perdue. Mais il est aussi possible qu'elle n'ait pas eu lieu et que les deux armées qui se sont fait face, lassées d'attendre, aient tout simplement quitté le front. Tranchées et bunkers de béton abandonnés, désormais livrés aux pluies et au soleil, effrités, avec leur ferraille qui pointe... Et « l'équipement », comme on appelait, dans cette langue anti-utopique, les fils de fer barbelés ou la clôture électrique, est maintenant démonté, rouillé, décrépit. Mais toujours là, comme le squelette d'un dinosaure, trop grand et inutile pour être rangé quelque part. Le dinosaure de notre passé, que nous nous efforçons d'oublier avec la même hâte maladroite avec laquelle nous l'entretenions naguère. La « guerre froide » comme période glacière.

Ce dont je puis témoigner, vingt ans plus tard, en regardant ces photos, c'est que la terre d'aucun homme entre les anciens barbelés et les pyramides frontalières demeure toujours aussi déserte et inconsolable, avec une lumière à la Hopper, particulière, spectrale. L'appareil photo a enregistré impitoyablement les traces, pour ne pas dire les indices, de notre absence.

NO GOD'S LAND²

Guéorgui GOSPODINOV

Traduit du bulgare par Marie Vrinat

Prix du Public Salon du Livre des Balkans 2016

2 Guéorgui Gospodinov, « No God's Land », *Les crises invisibles*, Sofia, Janet-45, 2014, p. 339.-